Un instituteur fribourgeois en Russie

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **48 (1919)**

Heft 19

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1039236

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

XLVIIIme ANNÉE. N° 19. 1er DÉCEMBRE 1919.

BULLETIN PÉDAGOGIQUE

Organe de la Société fribourgeoise d'éducation

ET DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE

Abonnement pour la Suisse : **4 fr.** ; par la poste : **20 ct.** en plus. — Pour l'étranger : **5 fr.** — Le numéro : **25 ct.** — Annonces : **40 ct.** la ligne de 12 cm. — Rabais pour les annonces répétées.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à **M. le Dr Julien Favre,** *professeur à l'Ecole normale,* **Hauterive-Posieux.** Les articles à insérer dans le N° du 1er doivent lui parvenir avant le 18 du mois précédent, et ceux qui sont destinés au N° du 15, avant le 3 du même mois. Les travaux de la Partie pratique doivent être adressés à M. Firmin Barbey, inspecteur scolaire, à Fribourg.

Pour les annonces, écrire à *M. L. Brasey, secrétaire scolaire, Ecole du Bourg, Varis, Fribourg,* et, pour les abonnements ou changements d'adresse, à l'*Imprimerie Saint-Paul, Avenue de Pérolles, Fribourg.*

*Le **Bulletin pédagogique** paraît le 1er et le 15 de chaque mois, à l'exception des mois de juillet, d'août, de septembre et d'octobre, où il ne paraît qu'une fois.*

SOMMAIRE. — *Un instituteur fribourgeois en Russie. — Comment doit-on envisager nos cours de perfectionnement ? — Partie pratique. — Petite correspondance. — Poids et mesures. — Echos de la presse. — Bibliographie. — Chronique scolaire.*

Un instituteur fribourgeois en Russie

Il n'est point ici-bas de moisson sans culture :
Tout veut des soins sans doute, et tout est acheté.
VOLTAIRE.

Comme l'heure du départ va sonner bientôt, je monte en wagon et de la portière ouverte, debout sur le seuil, je jette hésitant un coup d'œil à la ronde pour voir où mon ennuyeuse et incommode maladie serait plus à son aise. Je n'étais pas encore installé que vient à passer dans le couloir peu encombré, dans un sillage sombre, un homme de haute stature, vigoureux, à épaules largement taillées, à la forte moustache qui surmonte une barbiche bien fournie et dont la teinte blonde s'harmonise avec l'aspect du visage. Les traits de l'arrivant ne me sont pas inconnus. Je me crois en présence

d'un ancien élève de l'Ecole normale de Hauterive, qui est sorti de l'établissement en 1898 et dont le souvenir est resté fidèlement gravé dans ma mémoire.

Je hasarde une question. N'ai-je pas l'avantage de rencontrer M. S., qui a été jadis mon élève ?

— C'est lui-même, de retour de Russie depuis l'année dernière.

— Alors, vous avez sans doute des choses intéressantes à raconter. Quel poste occupiez-vous ? Et de quels événements avez-vous été le spectateur ?

Mon interlocuteur me dit les sentiments qu'il avait à sa sortie de l'Ecole normale, où — dit-il avec une modestie qui m'a frappé en même temps qu'édifié — je n'ai pas brillé parmi les mandarins de l'intelligence. Dans les tableaux trimestriels, je n'avais pas l'honneur de figurer parmi ceux qui occupaient avec fierté les premières places. Mais cette médiocrité ne m'a pas été inutile ; elle m'a convaincu que je devais travailler. J'ai acquis la persuasion salutaire que pour parvenir à une situation me permettant de gagner honorablement ma vie, j'avais encore beaucoup à semer pour pouvoir récolter ensuite. Après avoir conquis mon brevet de capacité avec plus de peine que beaucoup d'autres, au lieu de me reposer, je me suis mis à travailler, non pas seulement avec application, mais avec passion, avec acharnement. J'ai appris à mes dépens que l'on n'a rien sans peine.

Comme la situation « plus que modeste » d'un instituteur dans la campagne fribourgeoise n'avait pas l'heur de plaire beaucoup au nouveau breveté, il prit la résolution hardie de s'expatrier. Il avait appris que, ici ou là, dans la vaste Russie, des Fribourgeois étaient parvenus à se procurer une belle situation ; il résolut d'imiter leur exemple et un jour de l'automne 1898, il était sur le perron de la gare de Fribourg, à côté de sa malle contenant ses effets — à peu près toute sa fortune — et prêt à partir. Son émotion ne se manifestait pas à l'extérieur par des paroles exubérantes, cependant elle était réelle. Avant d'arriver à la gare, il avait remarqué que le ciel était d'un bel azur ; le soleil dorait les pentes mamelonnées des coteaux habillés de verdure, la rouille n'avait pas encore mordu le feuillage touffu des arbres chargés de fruits. Comme la Suisse était belle ! Fallait-il donc quitter un si beau pays natal et renoncer à l'humble, mais honorable situation, qu'il pouvait sûrement obtenir pour aller au-devant d'un avenir aléatoire et incertain jusque dans l'une des villes de la Pologne ou de la Russie désertique ? Il le fallait, puisqu'il avait jeté son dé en prenant un billet de chemin de fer sans retour. Le train qui allait l'emporter vers des parages lointains et inconnus sifflait en gare. Derniers instants passés sur la terre de son enfance avant de partir à la recherche d'une situation lucrative ! D'un côté des regrets cuisants qui bourrèlent le cœur oppressé, et de l'autre, de vagues espérances perçues dans la nébulosité d'un confus avenir.

Les débuts de sa carrière pédagogique furent pénibles. Il fallut d'abord accepter ce qui se présentait et après de nombreuses recherches, ce qui lui était offert dans une famille, c'étaient les simples et peu stables fonctions de précepteur. Les leçons données lui laissaient des loisirs, dont il profitait pour continuer ses études ; il importait surtout d'apprendre le russe, afin de se mettre dans la possibilité de réussir l'entreprise hasardeuse, où il s'était aventuré avec plus d'ardeur primesautière que de perception de la réalité. Il y parvint suffisamment pour s'acquitter de la tâche qui lui avait été confiée. Au bout de deux ans, son élève, jeune garçon de 14 ans, passa ses examens avec un succès qui attira sur le précepteur l'attention du directeur du gymnase de Krementschoug. Ce dernier lui offrit dans son établissement une place de professeur de français *ad interim*. Une condition pourtant était mise aux propositions faites : notre Fribourgeois devait subir dans les deux ans ses examens d'Etat pour l'enseignement secondaire.

Dans les commencements, la situation de Krementschoug ne fut pas une sinécure. Le nouveau maître bégayait à peine le russe et il avait sept classes, qui comptaient chacune de 30 à 40 élèves. La discipline laissait beaucoup à désirer et la manière spéciale de traiter les enfants slaves, dont le caractère n'a rien de commun avec celui des écoliers suisses, lui était inconnue. Il fallut tâtonner et conscients de l'inexpérience de leur nouveau maître, les élèves turbulents profitaient de ce manque de savoir-faire pour prendre des licences incompatibles avec la marche régulière d'une classe. Il y a déjà longtemps que La Fontaine a constaté que « cet âge est sans pitié ». Notre compatriote expérimentait à ses dépens que le fabuliste avait dit vrai. Bien souvent le soir, après les nombreux déboires de la journée, le sombre découragement venait lui rendre une visite inopportune. La tentation était parfois très violente. Il eut la force de résister à ces perverses suggestions et au lieu de jeter le manche après la cognée, il persista dans sa résolution première et continua de foncer dans la lutte. Son énergie fut récompensée par un premier succès. Dans l'épreuve renouvelée chaque jour, il apprit peu à peu à maîtriser ses élèves ; les défaites des premiers temps se transformèrent en victoires journalières à mesure qu'augmentait sa connaissance du russe ; les difficultés perdirent de leur intensité primitive et il put se mettre à la préparation de son examen d'Etat, traduisant Virgile jusqu'à une heure tardive de la nuit, s'acharnant sur la phrase longue et rebelle de Tite-Live, cherchant avec ténacité le verbe qui se dérobe dans les méandres de la période savamment architecturée. Dans des proportions variées, ce que je dis du latin, est aussi vrai des autres branches, le français, le russe et la pédagogie, sur lesquelles devait porter l'examen à subir. En octobre 1901, il affronte l'épreuve redoutée ; il se présente à Kiev devant la Commission universitaire et il réussit à franchir la difficile

étape, d'où dépendait tout son avenir. Désormais, il a tous les droits et toutes les prérogatives attribuées par la loi aux maîtres russes, y compris la pension de 1 800 roubles après 25 ans de services rendus à la cause de l'instruction.

Heureux d'avoir surmonté la grosse difficulté, il revient joyeux et plein d'espoir à Krementschoug continuer de remplir les fonctions intérimaires, qui lui avaient été confiées. Dans le courant de l'année scolaire, survient un événement, qui devait avoir pour lui une heureuse conséquence. Suivant l'usage établi, un inspecteur d'arrondissement vient faire la visite du gymnase de Krementschoug ; il assiste à trois leçons données par notre compatriote et il en est si content que sur son rapport, l'année suivante, en 1902, le nouveau diplômé est appelé par le curateur de Kiev à aller occuper dans cette grande cité le poste de professeur de français au gymnase impérial Alexandre, important établissement d'instruction publique fréquenté par de nombreux jeunes gens, qui se destinent en partie aux carrières libérales. Cette fois, notre Fribourgeois est arrivé au port, où il laissera sa barque amarrée jusqu'en 1918. *(A suivre.)*

Comment doit-on envisager nos cours de perfectionnement?

En publiant ces modestes pages, mon intention est simplement de faire voir que nos élèves du cours de perfectionnement aiment à s'occuper des questions d'ordre social; qu'ils aiment à travailler dans un champ un peu vaste, abstrait, même difficile.

Parfois, nous avons la tendance de considérer ce que nous appelons « cours de perfectionnement », comme un cours récapitulatif, une répétition des connaissances acquises à l'école primaire, surtout lorsque nous enseignons aux élèves relativement faibles. Et, pourtant, il est certain que même ces élèves de force médiocre travaillent courageusement à une besogne nouvelle, « qui ne sent pas trop l'école primaire », qui ne leur paraîtra pas mesquine.

Le travail que je me permets de présenter au lecteur est celui d'un élève du cours de perfectionnement. Il a été rédigé comme tâche à domicile, donc en dehors des heures de cours obligatoires, après lecture et commentaire du discours de M. Musy au Conseil national. Cette rédaction montre assez clairement, je crois, l'intérêt et l'application que l'élève y a mis. Il a consacré avec plaisir, j'en suis persuadé, ses heures de loisir à la tâche qui lui a plu. Peut-être même, à cette occasion, aura-t-il acquis pour toujours le goût du travail libre, si profitable, qui deviendra une heureuse passion. Puissions-nous l'inspirer à tous nos élèves cet amour, ce besoin d'activité intellectuelle, comme distraction du jeune paysan. Combien